



HAL
open science

D'une ethnologie réaliste

Marie Scarpa

► **To cite this version:**

Marie Scarpa. D'une ethnologie réaliste. Daniel Fabre; Marie Scarpa. Le moment réaliste. Un tournant de l'ethnologie, Presses universitaire de Nancy - Éditions universitaires de Lorraine, pp.7-28, 2017, 9782814303089. hal-01685401

HAL Id: hal-01685401

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01685401>

Submitted on 26 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

D'une ethnologie réaliste

Marie SCARPA

CREM-Université de Lorraine et IIAC-LAHIC (EHESS)

Le savoir des différences : une *autre* histoire de l'ethnologie

Écrire à la place de Daniel Fabre est une mission impossible. Aussi, pour tenter de se glisser dans ses pas et dans ses mots, pour traduire au plus près l'ambition qui était la sienne, nous nous proposons de lui (re)-donner la parole en nous inspirant des textes de définition et de présentation rédigés par lui au moment où il élabore le projet anthropologique d'envergure dans lequel s'insère *Le Moment réaliste*.

Ce n'est pas moins, en effet, qu'une nouvelle histoire de l'ethnologie européenne que Daniel Fabre a souhaité entreprendre¹. Comme il l'écrit

1. Dans la continuité de ses activités au Centre d'anthropologie sociale de Toulouse et au sein de l'ethnopôle GARAE (labellisé en 1996 à Carcassonne) qu'il préside jusqu'à sa mort en janvier 2016, Daniel Fabre fonde en 2001 un nouveau laboratoire, le Lahic (Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture) sous la triple tutelle de l'EHESS, du CNRS et du ministère de la Culture. Son ambition affichée est de contribuer à une « anthropologie de la modernité » à partir de l'étude de tous les phénomènes d'institutionnalisation et de patrimonialisation de la « culture » dont l'archéologie, les arts et la littérature lui paraissent des observatoires privilégiés. Ajoutons que l'une des principales missions du GARAE, qui a accueilli en janvier 2007 le colloque dont ce volume constitue les Actes, vise également l'histoire voire « la préhistoire » de la discipline ethnologique en Europe. Voir : [http://www.iiac.cnrs.fr/spip.php?page=rubrique&id_rubrique=3/](http://www.iiac.cnrs.fr/spip.php?page=rubrique&id_rubrique=3) <http://www.garae.fr/>

dans la très substantielle introduction aux *Savoirs romantiques*² – le premier volet du programme de recherches envisagé – il existe plusieurs histoires de l'ethnologie de l'Europe que l'on peut classer commodément en deux générations. La première construit classiquement son récit comme une généalogie de disciplines : du savoir des antiquaires, constitué en Angleterre dès le XVII^e siècle en histoire des mœurs locales puis en *folk-lore* (le mot est forgé à Londres en 1847) et ses dérivés nationaux (*Volkskunde*, *demologia*, etc.), à l'ethnographie/logie du proche. La seconde, qui tient davantage compte de l'état des savoirs à chaque étape, fait se succéder des synchronies contextualisées et souligne dans son histoire de la discipline deux connexions de portée très différentes. Elle revient ainsi sur la prééminence, à partir des années 1830, du modèle naturaliste dans la constitution du savoir ethnologique quels que soient ses terrains (qui va jusqu'au racialisme diffus des travaux d'érudition de la fin du XIX^e siècle et au biologisme métaphorique d'un Van Gennepe par exemple). L'autre point nodal concerne l'émergence et le développement des ethnologies respectives dans un « grand récit », celui de la Nation : le savoir des mœurs et des coutumes devient une pièce maîtresse des cultures « nationales » (Hobsbawm, 1990 ; Thiesse, 1999) et de la construction idéologique et politique des identités collectives (et de la démocratie, comme le propose Rosanvallon – 1998, 2000 – en donnant consistance dans le discours des élites à la notion de « peuple »). Si la valeur heuristique des deux modèles est peu contestable, c'est une troisième voie qu'emprunte Daniel Fabre et qui met l'accent sur les « opérations » qui fondent le champ complexe du savoir produit par les sociétés sur elles-mêmes, ses contenus et ses modes d'élaboration. Un projet d'histoire assez proche de ce que fait George W. Stocking dans son *History of Anthropology* (1983 -), mais qui en diffère à la fois par son périmètre et par la manière de le penser. En effet, l'anthropologue américain d'origine allemande s'est volontairement limité à une investigation sur la discipline, en voie de constitution ou déjà constituée, dans

2. FABRE, « D'une ethnologie romantique », dans FABRE et PRIVAT, 2010. Nous puisons ici également à l'argumentaire rédigé en 2004 pour l'ACI *Histoire des savoirs* (CNRS) intitulé « Les savoirs des différences. Histoire et sciences des mœurs en Europe (XVIII^e-XX^e s.) » et à celui du colloque de Carcassonne (« Le Moment réaliste », janvier 2007).

le monde académique anglo-saxon essentiellement, où a longtemps prévalu le « grand partage » entre l'Occident et les « autres ». Il s'agit de partir ici plutôt de la « pulsion anthropologique », des pratiques de construction et de connaissance de l'altérité, « disciplinées » ou pas, en privilégiant le point de vue européen (et les « autres » du/chez soi). De plus, Stocking ne s'attache que secondairement à l'immersion du projet anthropologique dans le champ du savoir et de la culture. Or ce sont bien « les situations où un discours – dans lequel nous reconnaissons le souci anthropologique – émerge dans le champ intellectuel, et au sein de celui-ci, esthétique » qui focalisent ici l'attention et font prendre au sérieux « le constat, récurrent, que l'anthropologie est de tous les savoirs académiques celui qui a conservé le plus de liens et d'affinités avec la création littéraire et artistique³ » (Fabre, 2010 : 8).

Pour décrire les généalogies intellectuelles et sociales, les situations de production, des savoirs de cette nouvelle ethnologie de l'Europe, D. Fabre recourt à un modèle en trois « paradigmes ». Le premier, *Hérodote*, renvoie à la représentation commune que la discipline s'est forgée de sa propre émergence, à savoir la rencontre de l'autre et plus généralement de l'altérité culturelle, de la différence territorialisée des mœurs et coutumes. En Europe, l'onde de choc produite par la découverte des Nouveaux Mondes a déclenché un mouvement symétrique de repérage des différences intérieures (la différence exotique se traduisant en frontières et distances sociales), qui construisent, du XVI^e siècle à la fin de l'Ancien Régime, un premier « feuilleté de la différence proche » (le superstitieux, le féminin, le rustique), une « réserve d'altérité » qui va continuer à s'étoffer par la suite et qu'il faut étudier voire « enquêter ». Le second paradigme, *De Gérando* (du nom d'un des fondateurs, en 1800, de la Société des Observateurs de l'Homme et auteur du *Visiteur des pauvres*), correspond précisément à la mise en « tableau » des sociétés, une cartographie (statistique, administrative, économique, etc.) non sans lien, évidemment, avec une ethnologie avant la lettre (Bourguet, Burguière, Ozouf : 1982, entre autres) dont le rapport avec « les sciences

3. Et vice-versa : Barthes (dans *Roland Barthes par Roland Barthes*, Seuil, 1975, p. 87) ne souligne-t-il pas « la tentation ethnologique des grandes cosmogonies romanesques (Balzac, Zola, Proust) » ?

de gouvernement » ne cesse de se complexifier à partir du XIX^e siècle. Et D. Fabre de se proposer en particulier de « réintégrer l'attention étatique portée aux formes d'anomie (criminalité, prostitution, classes dangereuses, etc.) qui ont constitué – via l'enquête sociale et le roman réaliste – un laboratoire de la monographie ». Enfin, un troisième paradigme qu'il place sous le nom de *Bérose* (ce dernier prêtre de la religion babylonienne qui avait délibérément dicté son savoir à des lettrés d'Asie Mineure) implique le renversement de la relation d'enquête et l'émergence de l'informateur privilégié (dernier témoin et individu-monde), ce qui introduit dans la situation historique des terrains d'observation toujours menacés d'effacement une nouvelle perspective, horizon impensé de l'expérience ethnologique moderne et contemporaine.

De ces paradigmes descriptifs, il convient de mesurer l'intrication et le poids respectif à chaque moment-clé de cette « autre » histoire de l'émergence de la pratique ethnologique en Europe, moments où la définition disciplinaire peut être située donc dans sa relation avec les mouvements de la pensée, des sciences, des arts et de la littérature et qui sont classiquement périodisés : les Lumières, le romantisme, le réalisme et le surréalisme. Pour chacun d'entre eux, il s'agit de voir comment s'incarne l'intérêt pour les mœurs et coutumes, de partir en somme des pratiques et des praticiens eux-mêmes. Ainsi D. Fabre propose-t-il de s'intéresser à des « figures » spécifiques (le voyageur, l'observateur-descripteur, le collectionneur, l'imagier, le polygraphe), des « espaces sociaux » (l'académisme local, l'atelier, le musée, la revue⁴, l'exposition, l'archive), des « procédures » (les usages du document, du carnet d'enquête, de l'image – du dessin au film en passant par la photographie –, de la correspondance scientifique, etc.), d'objets enfin, thématiques (l'œuvre orale, l'art populaire, la culture matérielle, le rituel, etc.)⁵.

4. Rappelons que le Musée d'ethnographie du Trocadéro ouvre ses portes en 1877 et que les premières revues françaises dans le domaine datent du même moment (*Romania* paraît en 1872, *Mélusine* en 1877, la *Revue des Traditions populaires* en 1886).

5. On l'a dit, cette histoire nouvelle de la discipline ethnologique proposée par Daniel Fabre bénéficiera à partir de 2004 de l'appui intellectuel de l'opération ACI (voir note 2) « Les savoirs des différences » traduite, au sein du Lahic, dans la base de données BEROSE à laquelle le lecteur se reportera avec profit pour approfondir ces questions relatives à la cartographie du champ européen des savoirs ethnographiques et des hommes – antiquaires, folkloristes,

Un vaste programme, on le voit, dont seuls deux « moments » ont pu faire l'objet d'une exploration plus systématique⁶.

L'ethnologie : d'une *naissance* romantique au *tournant* réaliste

Le romantisme a donné lieu à une première réflexion, traduite sous la forme d'une exposition, d'un séminaire et d'un ouvrage (*Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie, op. cit.*). Ce travail collectif nous semble avoir réussi à proposer une description renouvelée de l'empreinte romantique sur l'ethnologie, en interrogeant en particulier les deux frontières floues mais essentielles, celle qui distingue les savoirs romantiques des discours placés sous le signe des Lumières et celle qui les opposerait, dans un rapport critique souvent explicite, à ceux qui vont émerger dans la période qui suit, davantage marquée par les questions de rationalisation et d'objectivité « scientifiques ». Si l'on considère simplement les collectes ethnographiques, il est assez facile de repérer une distance nette entre un point de vue dominé par la création et la recreation littéraires et un autre marqué par une volonté de noter le « document » brut sans mise en scène narrative ou fictionnelle. Bien évidemment, cette rupture – qu'illustre par exemple, en Bretagne, la polémique entre les « folkloristes » La Villemarqué et Luzel⁷ – n'est pas aussi tranchée qu'on l'affirme et c'est au fond l'idée même de « frontière » qu'il convient d'interroger. Les différents « moments » proposent chacun une « vision du monde et une orientation des savoirs » mais dont « les rapports sont plutôt de cohabitation, d'alliance ponctuelle voire d'inclusion réciproque »

ethnologues – qui les portent (<http://www.berose.fr>). Comme il peut se reporter à FABRE, « D'une ethnologie romantique », article cité.

6. Chacun des moments (il fut convenu plus tard d'ajouter aux quatre premiers une réflexion sur l'Humanisme et l'Âge classique) devait donner lieu à un ou plusieurs séminaires annuels du Lahic, une exposition et des journées d'études assorties d'une publication des actes. Seules les ethnologies romantique et réaliste ont vu le programme entier à peu près réalisé ; pour les autres, nous renvoyons aux comptes rendus des séminaires de Daniel Fabre à l'EHESS et à certains de ses articles (FABRE, 2008, 2013).

7. On rappelle que la querelle portait sur la transcription des chants traditionnels bretons – et leur authenticité – qui constituaient le *Barzaz Breiz* (établi par La Villemarqué dans les années 1830).

(Fabre, 2010 : 63)⁸. On peut cependant admettre que ce sont les tenants post-romantiques des savoirs objectifs qui ont permis, en Europe, la constitution des disciplines « anthropologiques » (folk-lore, *volkskunde*, ethnologie, laographie...) et plus largement toutes les *disciplines* des *sciences sociales* à l'origine des partages contemporains (sociologie, ethnologie, anthropologie, folklore, linguistique...), en des termes qu'il faut entendre au sens que Foucault (1966, 1971) leur donne.

Poursuivant dans la perspective de cette histoire « autre » que nous venons d'exposer brièvement, nous avons souhaité mettre en évidence les correspondances entre ce moment d'invention, de dénomination et de normalisation des savoirs ethnologiques et les mouvements intellectuels, artistiques et littéraires contemporains. Et c'est le terme *réalisme* qui a paru le qualifier le mieux. C'est bien dans une nouvelle définition de la vérité et de la réalité, affirmée en particulier par des écrivains et des peintres, que semble s'enraciner une autre conception de l'objet de savoir en matière de « culture ». Que l'on pense aux propositions, nées en France autour de 1848 et que la bannière du *réalisme* va regrouper ensuite (parfois à leur corps défendant), de personnalités comme Courbet, Champfleury, Buchon, Duranty qui, proposant une sorte de théorie de la vérité en art, s'intéressent tous, de très près, aux formes d'expression populaire (image, poésie, musique, rituel, décor domestique, etc.⁹). Comme on sait, ce premier moment sera prolongé par une seconde phase qui verra, explicitement, l'intuition de l'artiste remplacée par les procédures du savant (développement d'un *art de l'observation* – et la photographie y joue un rôle crucial – et de techniques *expérimentales* qui font clairement référence, chez Zola par exemple, aux avancées des sciences positives). Le naturalisme, le *verismo*, peuvent apparaître alors, au moins dans le discours (et dans un certain « discours de la méthode ») comme une intensification d'un premier réalisme. Et c'est la forme romanesque, dont l'épanouissement à la même période est remarquable (au point de correspondre assez vite au presque tout de la

8. Ainsi de romanciers comme Stendhal ou Balzac qu'on pourrait qualifier de « réalistes en plein romantisme » (DUBOIS, 2000).

9. Les premières collectes d'objets dits « ethnographiques » datent en France des années 1830-1840, l'enquête commanditée par le ministre Fortoul sur la poésie populaire et les chansons de 1852 ; l'essai de Champfleury *Histoire de l'imagerie populaire* paraît en 1869.

production littéraire, même si sa légitimation académique ne suit pas le même rythme), qui va prendre en charge le plus largement l'expression de la « réalité » sociale et culturelle.

Du côté des savoirs ethnologiques, au moins quatre conjonctions décisives dans la construction de la discipline semblent pouvoir être repérées. La première se fonde sur une généralisation et un approfondissement de la notion d'*enquête*. Le terme apparaît aussi bien dans le cadre des « savoirs de gouvernement », qui connaissent après 1840 un développement exceptionnel, que dans la presse (le journaliste est une figure nouvelle et capitale dans la période) ou le roman : on ne saurait décrire ou raconter un fait, une situation, un « milieu », sans avoir vu et écouté. La seconde est étayée par le renouvellement de la *philologie* qui de savoir voué à la quête des textes anciens devient, au sortir de sa phase « romantique », une véritable science de la reconstruction, une sorte d'archéologie textuelle. La troisième voit réapparaître au premier plan ce qui avait été une découverte du mouvement encyclopédique des Lumières : l'objet dans sa matérialité technique et expressive. Folklore et ethnographie entrent par des voies diverses à *l'exposition et au musée* ; on s'y efforce même de représenter en langage d'objets des situations typiques mais réelles, en des sortes de tableaux vivants ou de photographies en trois dimensions. La quatrième conjonction, qui est peut-être l'arrière-plan essentiel de ce moment capital dans l'histoire de l'ethnologie, est la diffusion d'une théorie générale de la nature et de l'homme qui va souvent servir de cadre, plus ou moins explicite, aux reformulations du savoir : *l'évolutionnisme darwinien*. Une théorie qui d'une certaine manière libère le savoir sur l'homme et les sociétés du carcan de l'histoire : des faits négligés deviennent des documents, une autre échelle chronologique et géographique se profile, les débris de coutumes et de croyances que recueillaient les « antiquaires » deviennent des *survivances*. Un dialogue se confirme alors entre sciences du corps, du langage et des mœurs, entre philologie, archéologie, folklore et anthropologie¹⁰.

10. Ce n'est pas l'objet de ce volume mais il est important de ne pas oublier le socle épistémologique sur lequel se construisent les sciences humaines et sociales au XIX^e siècle (et l'anthropologie en particulier), l'évolution du paradigme *naturaliste*, la question du positivisme, etc. On peut se reporter, par exemple, à BLANCKAERT (2003). Il conviendrait aussi de revenir, mais d'autres l'ont fait, sur les positionnements respectifs, institutionnels

Le Moment réaliste, sans les « mœurs en images »

Quittons maintenant ce cadre général, délimité à gros traits, pour entrer dans la traversée spécifique, mais aussi, par définition presque, lacunaire, que notre volume opère. C'est essentiellement depuis le roman qu'il tente de saisir quelque chose de ce « moment réaliste », pour des raisons de cohérence et de recentrement, alors qu'il était prévu initialement d'élargir la perspective du côté des « mœurs en images ». Voici ce qu'écrivait Daniel Fabre à ce sujet¹¹ :

« La qualification de Courbet comme peintre du réalisme par Champfleury à la fin des années 1840 introduit à une réflexion décisive sur la question du *réel et de sa représentation*. En particulier, le débat sur les tableaux-manifestes de Courbet, *L'Enterrement à Ornans* au premier chef, éclaire et enrichit la question du réalisme dans le roman. Le tableau, avec ses quarante-sept personnages, vise à la représentation d'une société villageoise dans son entier et sa complexité, aucun de ses détails n'échappe à cette volonté. La controverse a porté sur les formes de cette représentation. Retenons-en trois aspects :

– Une question d'échelle et de centralité d'abord. Le réalisme se définit à l'intérieur du champ constitué des formes picturales, il en contrarie la hiérarchie. Courbet donne à une « scène de genre » la dimension des plus grands tableaux d'histoire, il traite le « bas » avec les moyens du « haut », de même les romanciers réalistes centrent leurs intrigues sur des figures et des situations qui pouvaient être présentes dans le roman mais au titre de pittoresque marginal.

– Une question de relations « interpicturales » ensuite. Le réalisme de Courbet, comme Meyer Shapiro (1982) l'a démontré le premier, fait formellement référence à l'imagerie populaire, art de masse qui pratique une stylisation qui peut, a priori, apparaître comme anti-réaliste. C'est ce que les critiques de Courbet, et les caricaturistes, stigmatisent comme son côté enfantin et sauvage. Courbet choisit, en fait, de « citer » et d'utiliser ces modes de figuration dans la mesure où elles émanent du monde social qu'il veut

et scientifiques, dans cette seconde moitié du XIX^e siècle de l'histoire, l'anthropologie et la sociologie. Quant au dialogue évoqué, rappelons ce que l'on peut lire dans les premiers statuts de la *Société de Linguistique de Paris*, en 1866 : « Article premier. – La Société de Linguistique a pour but l'étude des langues, celle des légendes, traditions, coutumes, documents, pouvant éclairer la science ethnographique. Tout autre objet d'études est rigoureusement interdit. » Dans les statuts qui suivront, les légendes, traditions et autres coutumes disparaîtront... pour ne laisser place qu'à l'étude de la langue.

11. Dans un compte rendu de la première journée de préparation du colloque consacré au « Moment réaliste », tenue à l'Ethnopôle Garae (Carcassonne), le 7 juin 2004, et dont l'exergue était cette citation de Flaubert : « Comment être un œil tout bonnement ? »

D'une ethnologie réaliste

représenter, il reconnaît donc que celui-ci dispose de son propre répertoire d'images. Le « réel » de son réalisme s'élève donc à une sorte de second degré, il est la réalité (voire la trivialité) de la scène mise en forme par les images réellement appréciées par les acteurs de celle-ci. On peut interroger, de ce point de vue, l'intertextualité du roman réaliste qui peut, elle aussi, se révéler ouverte aux formes narratives portées par le milieu que le récit représente (récits de veillée, chansons, plaintes, faits divers, rédactions scolaires, etc.) et se nourrir d'une sorte d'ethnographie spontanée du récit. – Une question de réception enfin. Les travaux de Noël Barbe (2000, 2002), en particulier ceux consacrés à l'expérience qu'il tente en ramenant pour une journée dans le village concerné le grand tableau de Courbet, *Les paysans de Flagey revenant de la foire*, ont mis en lumière un phénomène important. La peinture de Courbet pose une sorte de contrat de vérité, elle représente nécessairement quelque chose de connu, elle suscite donc de la part des spectateurs qui ne disposent pas du bagage minimum des connaisseurs de peinture, une lecture « réalisante » dans laquelle chacun reconnaît ce dont il a l'expérience. Au cœur de ce que l'on pourrait appeler la « réception réaliste », il y a donc un paradoxe ou une oscillation qui vaut aussi pour le roman. D'une part, l'entrée en peinture et en littérature de mondes sociaux particuliers, explorés avec des méthodes objectivistes, entraîne le spectateur et le lecteur dans une exploration compréhensive de l'*altérité*. D'autre part, elle invite ceux qui s'estiment les plus proches du monde social représenté à investir de leur *propre réalité* l'image ou le récit, à l'annexer à leur vécu et à leur histoire. »

Et Daniel Fabre de proposer d'inclure dans la réflexion l'échelle régionale, qui n'est pas absente chez Courbet. En effet, le Second Empire voit affluer au Salon annuel de Paris quantité de tableaux, de dessins et même de sculptures qui sont portés par la volonté d'inventorier les lieux, les gestes, les situations, les paysages correspondant à des « pays », dans lesquels s'affirme le choix des oubliés, des dominés, des « misérables ». Ainsi peut-on penser à l'œuvre rurale de Millet (avant sa conversion allégorique) et interroger l'émergence de la notion de « pays » comme catégorie de description et de gestion des sociétés modernes (comme le fait du reste Sylvie Sagnes ici mais à propos des romans de Gaston Roupnel, nous allons y revenir). Le fait que certaines anciennes provinces – la Bretagne, la Provence... – aient suscité, pendant quasiment un siècle, de véritables tentatives d'ethnographie picturale a abouti à une sorte de géographie des sujets régionaux qui s'inscrit dans la provincialisation de la France. Le réalisme peut se dissoudre alors dans le typique.

Notre ambition était d'ajouter aussi un volet consacré à la photographie et au cinéma, qui ont repris à leur compte le programme fondateur du réalisme. Des expressions comme « documentaire », « néo-réalisme », « cinéma du réel », revendiquent ouvertement un objectif de représentation « vraie ». Il eût été intéressant de réfléchir, dans la foulée des travaux de Benjamin (2003) aux conditions d'émergence historique de ces entreprises de transcription ou de traduction de la réalité et leurs « lieux » : la rue londonienne et parisienne de la seconde moitié du XIX^e siècle, les campagnes françaises de l'entre-deux-guerres, les villes italiennes de l'après-guerre, etc., dans le souci de décrire leur contenu et leur contexte particuliers depuis l'ethnologie.

Le Moment réaliste, du côté du roman

Mais c'est bien le roman, finalement, qui a constitué la pierre angulaire de nos travaux (à l'article près d'Agnès Sandras et Henri Viltard), même si – et le titre de la première partie « Voir / Écouter / Rendre (le réel) » l'indique assez – la problématique du « regard » porté sur le monde et celle de sa « re-présentation » ne nous ont pas quittés un seul instant. Ce sont d'abord les questions de *méthode* (et de « discours de la méthode ») et les (nouvelles) *procédures* d'investigation du réel, qui nous ont retenus. Le XIX^e siècle est, on le sait, celui de la mise en tableaux (statistiques et autres) et de l'enquête¹². Cette dernière opération se complexifie et devient tout autant un instrument de connaissance gouvernementale que de critique de l'ordre social. Que l'on pense aux études de Dupin et d'Angeville sur la statistique générale, de Villermé sur la condition des ouvriers, de Parent-Duchâtelet sur la prostitution et, de façon générale, aux grandes enquêtes sur les classes « laborieuses et dangereuses ». De fait, si les sciences de la vie et de la nature disposent des procédures de l'expérimentation (empruntées aux sciences physico-chimiques), les sociétés offrent dans leur diversité des milliers d'*expériences réalisées* que l'enquête permet de connaître. Il existe une affinité particulière entre ce type nouveau d'enquête et la divulgation de la notion moderne

12. Que l'on pense déjà au fameux Questionnaire établi par l'Académie celtique dès 1804 (BELMONT, 1986).

de *société*, qui ne désigne plus un corps organique (comme le *royaume* ou la *nation*) mais un ensemble si complexe qu'il résiste à la connaissance immédiate, qu'il nécessite un effort d'observation très spécifique, d'autant plus nécessaire que « la société » est désormais perçue comme déterminante pour chaque individu. En tout cas la relation de ces deux entités, toujours réciproquement définies, devient une question centrale et suscite toutes les grandes constructions théorico-descriptives qui caractérisent l'époque (Tocqueville, Le Play, Marx, etc.). Comme elle a suscité déjà de nombreuses études. Mais c'est en proposant de déplacer notre regard pour considérer l'ensemble des productions textuelles relatives à l'observation sociale que Judith Lyon-Caen la reprend ici, un ensemble proliférant qui ajoute aux sociographies empiriques, politiques ou méthodologiques les descriptions pittoresques (*cf.* l'inflation des *Physiologies* de tous ordres), les « reportages » journalistiques et, bien entendu, les romans (Balzac, Sand, Souvestre, Sue et ses *Mystères de Paris* en particulier). Suivant la ligne des partages disciplinaires (et leurs « infusions » réciproques) telle qu'elle est vécue, pensée et surtout écrite dans ces années 1830-1840, elle montre le rôle décisif de la littérature – ses pratiques, ses procédés, ses « usages » – dans l'invention de « la question sociale¹³ ». Et dans son « rendu ». C'est cette même poétique de la « chose vue » (l'expression est forgée dans les années 1840 par Victor Hugo) et « écoutée », qui est au cœur de la contribution de Marie-Eve Thérenty. Cette dernière met en parallèle l'émergence d'un journalisme d'observation (héritier de la presse anglo-saxonne), qui voit la figure du reporter l'emporter définitivement sur celle du chroniqueur, et celle du réalisme-naturalisme et de la posture d'un romancier-enquêteur (et ethnographe d'une certaine manière, avant l'heure) – elle convoque les noms de Zola bien sûr¹⁴ mais aussi de Vallès, Claretie, Daudet – dont

13. Sur l'enquête au XIX^e siècle, on peut se reporter aussi à BLANCKAERT (1996) et à KALIFA (2010) ; sur les rapports entre littérature et tableaux sociaux, voir également l'article de DAVID (2001). L'enquête a pu être considérée comme le paradigme même de la poétique du roman réaliste, dans son versant policier en particulier (GINZBURG, 1989) et dans sa dimension quasi ethnographique elle peut en être le sujet même (ainsi dans *Lourdes* de Zola comme le repère GALLINI, 1998).

14. Les *Carnets d'enquête* de Zola sont publiés en 1986 par Henri MITTERAND dans la célèbre collection *Terre Humaine* chez Plon, avec un sous-titre significatif « Une ethnographie inédite ».

la démarche de documentation, de terrain, de notation sur le vif se transforme en véritable « discours de la méthode¹⁵ ». Avec une différence majeure toutefois : cette poétique est presque « impossible » en régime journalistique, où « la chose vue » « impressionne », « surexpose » le corps de l'observateur au risque d'atteindre à l'objectivité requise, c'est tout le paradoxe, alors qu'en régime romanesque, toute une série de dispositifs esthétiques neutralisent bien davantage la subjectivation. Ce sont ces mêmes questions, tributaires aussi du renouvellement des pensées et des techniques relatives à l'observation, la vision, l'optique qui s'opère au XIX^e siècle¹⁶, mais déplacées du côté de ces arts visuels que sont la photographie et la caricature (et le dessin de presse) que traite l'article – illustré – d'Agnès Sandras et Henri Viltard. Il nous donne à lire « la bataille autour du réel » que se livrent, entre 1840 et 1900, ces arts mineurs, et plus exactement la manière dont la caricature a rendu compte du développement de la photographie, venue empiéter sur son territoire. Si la première n'a cessé de charger la seconde au nom de l'art (comme la peinture – dans le portrait en particulier –, elle vise la « noble » « ressemblance » et non la facile « imitation », qui plus est mécanique), elle finit par perdre néanmoins, à la fin du siècle, sa position. « La caricature cesse d'être quand elle prétend à l'art », écrira Gauguin. Enfin, touchant à la fois à la poétique de la « chose vue » et à sa restitution, la réflexion de Marie Scarpa se propose de revenir sur la généalogie de la fameuse – et âprement discutée – expression « document humain » (inventée par les frères Goncourt et rendue célèbre par Zola) et d'en suivre les implications, entre littérature et ethnologie. Au XIX^e siècle, le document atteste à l'écrit, dans des usages avant tout historiens ; il s'ouvre ensuite à d'autres horizons, dans cette séquence de production de la connaissance qui transforme la « chose » en « document » puis en « fait » scientifique et qui la conduit progressivement des cabinets de curiosité à l'exposition et au musée. Le tour de force littéraire consisterait

de la France », et préfacés par Jean Malaurie. Sur la question des « Terrains d'écrivains », voir aussi Bensa et Pouillon (2012).

15. Notons que l'on a pu convoquer la figure du reporter pour un peintre comme Courbet (Ruellan, 2010).

16. Voir sur ces questions Crary (1994) et Hamon (2001).

surtout en l'ajout de l'adjectif « humain » dont l'intérêt, majeur, est de le faire sortir et de l'histoire et de l'écrit pour le mener dans une troisième voie, paradoxale en un sens, « loin de l'imprimé » (selon le mot des Goncourt), du côté du corps et de l'oralité. Les sciences humaines ne cesseront par la suite d'en récupérer l'usage¹⁷.

Cette *corporalité* si l'on peut dire qui en un sens devient l'un des objets premiers du roman réaliste désigne aussi, avant que la science ethnologique – centrée d'abord sur l'autre lointain – ne s'y intéresse véritablement, une altérité, celle du proche. Les savoirs des différences (mais aussi les devoirs qu'ils induisent) rassemblent les quatre contributions de la seconde partie de ce volume. Avant de nous pencher sur chacune d'elles, peut-être pouvons-nous dire d'abord un mot supplémentaire du « réalisme » en régime esthétique, dont on peut considérer que la première pierre définitoire est vraiment posée, comme nous le signalions plus haut, par Champfleury à propos de la peinture de Courbet et pour désigner, grosso modo, un rapport de représentation sans idéalisation de la réalité. C'est ce même principe qui est prôné par l'éphémère revue *Le Réalisme* qu'Edmond Duranty dirige, avec Jules Azzezat, de novembre 1856 à mai 1857 dont le but affiché est de sortir du romantisme. Si la revue n'a que six numéros et vient peut-être trop tôt, la carrière artistique de l'étiquette est lancée, qui sera ensuite prolongée par le corps de doctrine naturaliste. Pour ne pas entrer dans le détail de définitions problématiques et qui ont déjà fait couler beaucoup d'encre, D. Fabre proposait de poursuivre la réflexion par le biais de *The Rise of the novel*, l'essai que Ian Watt publie en 1957 à Londres, un essai proche de l'anthropologie et resté relativement méconnu en France. La notion de « réalisme formel » y est liée à une transformation du concept même de « réalité » dans la philosophie anglaise du XVIII^e siècle (celle de Locke

17. L'expression du savoir connaît en cette seconde moitié du XIX^e siècle des inflexions nouvelles. La méthode topographique, mise au point sous les Lumières, se spécialise et se normalise, donnant naissance à la monographie qui est une autre manière d'échapper à l'empire de l'histoire, du récit, en lui préférant une présentation synchronique. Mais dans l'écriture de cette « monographie » l'influence du modèle romanesque est d'abord déterminante, en matière de description, de restitution de la parole. Ce qui peut aller jusqu'à l'exemple donné par DUMONT (1973) des « romans paysans » commandés aux instituteurs turcs, au moment de la révolution kemaliste, comme des exercices de compréhension des villages anatoliens. Sur ces questions d'écriture, voir aussi TOFFIN (1989).

en particulier), transformation dont les effets, ou les échos, sont tout autant d'ordre scientifique et esthétique. Watt repère dans la production narrative anglaise de ce même siècle (Fielding, Defoe, Richardson) une révolution dans la manière de traiter le réel re-présenté, à partir de six points de rupture qu'on pourrait ainsi résumer : *nouveauté* (la situation décrite est sans référence antérieure), *particularité* (le romancier vise le singulier et non l'incarnation d'universaux), *individuation* (et non stylisation du personnage), *temporalité concrète* (c'est la mesure sociale du temps qui articule le roman), *mise en espace* (l'espace romanesque est délimité et, surtout, occupé par des objets), *attention au langage* (les personnages sont doués d'une parole spécifique et « conversent »). Et D. Fabre d'ajouter à cet argumentaire la question du roman comme un *tout* intégrant de multiples *détails* et de citer un auteur, important mais oublié, de la période de définition du réalisme romanesque en France, Hyppolite Babou, qui écrit à propos de Balzac – et le texte a le mérite de faire apparaître dans son dernier mot « antiquaire » la comparaison du romancier et du savant (archéologue et folkloriste) :

C'est par l'énumération des détails que les analystes réussissent à donner une idée de l'ensemble. Ils saisissent sur les objets extérieurs et matériels les reflets des sentiments et des caractères de leurs personnages. À leurs yeux une existence humaine n'est pas concentrée tout entière au foyer de la pensée. Elle se compose de milliers d'atomes épars autour d'elle ; la forme et la disposition des meubles, la couleur des vêtements, les particularités de l'habitation, le degré de lumière qui entre par la croisée, mille autres petites choses imperceptibles révèlent les mœurs et les instincts d'un individu, d'une famille. L'analyste consciencieux pousse la religion du détail aussi loin que l'antiquaire¹⁸.

Dans cette histoire « rapprochée » du roman au XIX^e siècle, on comprend qu'on puisse évoquer un nouveau modèle romanesque, un « modèle ethnologique¹⁹ » qui fait la part belle précisément aux « manières » et

18. Hyppolite Babou, né dans le Minervois et ami de Baudelaire, publie ce texte dans *La Revue de Paris* le 10 décembre 1843. Et Daniel Fabre de rêver ici à une histoire du roman qui prendrait pour échelle le détail et la « religion du détail », à la manière de Daniel ARASSE (1992) dans son grand livre sur *Le détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture*. Sur cette question, voir aussi BARTHES (1968) et SCARPA (2003).

19. Henri MITTERAND (1980) oppose le modèle du roman économiste à celui du roman ethnologique ; il écrit du roman zolien qu'il est « une *encyclopédie, codée en roman*,

aux modes de vie mais aussi aux « différences mineures » et à l'altérité du proche. Au fond, à la manière d'un Jean Borie (1971) qui faisait du roman réaliste le lieu d'expression « des deux refoulés de la conscience bourgeoise : le corps et le peuple », on pourrait dire qu'il est plus largement celui du retour d'un refoulé culturel. Après le monde paysan, avec Balzac, Souvestre et surtout les romans rustiques de Sand, l'accent est mis plutôt sur la ville et les ouvriers, sur les corps populaires et féminins en particulier. C'est bien cet « exotisme de l'intérieur » que Claudie Voisenat lit dans l'œuvre romanesque d'Amélie Bosquet (*Le Roman des ouvrières* par exemple), journaliste rouennaise, socialiste et féministe. Si cette œuvre n'entre pas dans le panthéon de l'histoire littéraire, le parcours et les discours de son auteure sont passionnants, à la charnière du romantisme et du réalisme, et sacrifiant sciemment l'objectivité assumée d'un nouveau regard sur le monde au « devoir d'idéal », comme le lui reproche un autre Normand, mais lui fort reconnu, Gustave Flaubert. Les extraits de leur correspondance amicale et littéraire donnent le ton, « l'être pour l'art » de l'un s'opposant à « l'être pour autrui » de l'autre. Quant au monde rural, s'il continue à nourrir la littérature réaliste (que l'on pense à *Madame Bovary*, aux contes normands de Maupassant ou au scandale provoqué par *La Terre* de Zola), sa description subit une autre inflexion, à la fin du siècle et dans les premières décennies du suivant, à la faveur de l'expansion de ce qu'on a pu appeler la littérature régionaliste (Sagnes, 2015 ; Fabre, 2015). À partir de l'exemple de Gaston Roupnel, Sylvie Sagnes interroge déjà la figure du polygraphe : Roupnel, après avoir été enseignant dans le secondaire, occupe à l'université de Dijon une chaire d'*Histoire, littérature et patois bourguignons* et écrit à la fois des essais sur la campagne française ou les « types et coutumes » de sa Bourgogne natale et des romans, dont *Nono* qui manque d'une voix, en 1910, le prix Goncourt. Mais c'est surtout la catégorie de « pays » qui l'arrête ici, dont elle nous propose la généalogie pour montrer comment le roman, plus « moderne » en cela que les écrits savants de son auteur, déconstruit la notion de pays « idéal » au profit du pays « vécu », autour

des « manières » : manières de lit, manières de table, manières de parenté, de travail, de souffrance, de jouissance, de combat, manières de vivre et de mourir, manières d'assumer la vie et la mort ».

d'une *communauté* villageoise, un pays mobile et relatif, un pays plus « réaliste » en somme que celui des folkloristes ou des géographes du XIX^e siècle et même des sciences sociales actuelles.

Mais le roman fait une part aussi, bien entendu, aux exotismes du lointain. Ainsi Françoise Michel-Jones revient-elle sur la manière dont Jules Verne raconte l'Inde dans *Le Tour du monde en quatre-vingt jours* et *La Maison à vapeur*, dans une sorte de « voyage en chambre » où la pulsion encyclopédique (la Bibliothèque comme référent du monde) et l'écriture des savoirs se conjuguent pour proposer une image maîtrisée de l'autre exotique (mais non dénuée de sa part fantasmatique : l'altérité est technique et scientifique ici), et dont elle mesure la distance avec l'écriture de l'ethnologie. C'est l'Inde aussi, mais dans une perspective inversée, qui est au cœur de la contribution de Francis Zimmermann, vue cette fois depuis le chef-d'œuvre de la littérature malayalie, *Kayar*, que Thakazhi publie en 1978. Le « nouveau roman » communiste indien, inspiré par la poésie des récits de Balzac, Zola ou Tolstoï (et certaines de leurs structures thématiques et stylistiques), permet une compréhension fine de la société indienne et de ses mutations, plus « rapprochée » en tout cas – plus politique aussi –, et qui fait retour sur la discipline ethnologique.

Ce que la littérature « fait » à l'anthropologie... : c'est bien tout l'objet de la dernière partie de notre volume, centrée sur la question du rite. Si le roman a pu être considéré comme un modèle pour des sciences sociales en voie de constitution, il s'est heurté à la fin du XIX^e siècle à la définition positive des savoirs qui, précisément, réagit contre toute forme de littérature, de récit en particulier. Son succès public exceptionnel suffit à le classer du côté du divertissement ou, à la rigueur, d'une compétence ordinaire, profane, avec laquelle la connaissance scientifique doit rompre pour progresser (Lepenies, 1990). Ce n'est qu'assez récemment qu'une épistémologie élargie a reconnu dans le travail de quelques romanciers importants (Jane Austen, Flaubert, Zola, Hardy, Proust, Faulkner, etc.) une opération d'explicitation de formes et de systèmes symboliques parfois imperceptibles à leurs acteurs et à peine approchés par les sciences sociales contemporaines. Ainsi, sans doute, des grands thèmes anthropologiques que sont la reproduction sociale (parenté, famille, maison, etc.), la mobilité socio-économique, la stratification et l'anomie (pour employer les

termes les plus neutres) dont la formulation romanesque peut apparaître comme anticipatrice. Et le rite, bien entendu, un « thème » d'autant plus intéressant qu'il structure déjà, pour une part, les récits traditionnels, en particulier les contes mais les mythes aussi. Dans son essai *Coutume et destin*, après avoir tenté de penser leur présence dans les romans de Thomas Hardy, c'est à une véritable anthropologie des genres narratifs que se livre Yvonne Verdier (1995) :

Elle [Y. Verdier] remarque d'abord que trois grandes formes narratives – le mythe, le conte, le roman – préservent une relation forte aux rites qui ordonnent le temps collectif et lui rapportent le cours de chaque vie, mais cette relation change de nature d'un genre à l'autre. Si l'on retient, avec elle, que les rituels remplissent « une double fonction qui est, d'une part, de représenter les termes et les conditions de l'existence sociale et, d'autre part, de les maintenir tels », il apparaît que le mythe entretient avec eux un « rapport fondateur », de façon directe ou détournée il les instaure, il les situe dans la lumière d'une origine ou, du moins, d'une mise en ordre première du monde. Avec les contes le lien ne se distend pas, comme on l'a souvent cru, il se transforme : il ne s'agit plus de remonter à la fondation, mais de donner à entendre « tous les bienfaits que l'on retire à suivre ce que les rites édictent ». Le conte est donc toujours, peu ou prou, un récit exemplaire, ses péripéties désignent la bonne voie, semée d'épreuves nécessaires, et qui aboutit toujours à l'achèvement et à l'installation du jeune héros. Et c'est pour cela que les contes finissent bien. Avec le roman, tout change : la coutume et ses rites sont toujours là, mais il nous raconte « ce qui se passe quand on s'en écarte » (Fabre, Fabre-Vassas, 1995 : 30) ²⁰.

La contribution de Daniel Fabre dans notre volume s'inscrit précisément dans une forme de complémentarité avec ces propositions. Il y poursuit sa longue réflexion sur le charivari mais tel qu'il se donne à lire dans toute une série de romans européens (Baroja, Blasco Ibanez, Lera, Pigorini, Pouvillon, Mauriac), depuis la seconde moitié du XIX^e siècle jusqu'aux années 1930. Il montre d'abord à quel point le rite est un marqueur des « conflits de cosmologies » que le philosophe Vincent Descombes (1987) met au cœur de la construction du roman moderne, entre règles collectives

20. On sait que les études sur le rite de TURNER (1990) ont pu influencer aussi les études littéraires anglo-saxonnes. Sur la question du rite dans le récit, dans la continuité et la complémentarité de ceux de VERDIER et FABRE cités ici, on peut renvoyer le lecteur aux travaux d'ethnocritique de la littérature (PRIVAT, 1994 ou SCARPA, 2009 a & b) dont on peut trouver une bibliographie complète à l'adresse suivante : <http://www.ethnocritique.com>.

et logiques d'individuation. Il revient ensuite, en anthropologue, sur ce que les œuvres littéraires explicitent de cette pratique rituelle spécifique et ce qu'elles disent de son évolution, avec la valorisation progressive – au fur et à mesure que l'on avance dans le temps – du point de vue des « victimes », contre les valeurs communautaires traditionnelles. Le roman témoigne alors d'une modernité que les sciences humaines sont loin de comprendre ainsi au même moment. C'est aussi, en un sens, ce que l'on peut lire dans l'article de Jean-Marie Privat consacré à l'un des romans du XIX^e siècle les plus importants, *L'Assommoir*. Le récit zolien multiplie les descriptions de rituels, profanes et religieux, folkloriques ou officiels, dont l'ethnocriticien précise le degré et le type de conformité ou plutôt de non-conformité (dysphorie du réalisme oblige) mais surtout ce qu'ils disent des *façons de dire et de faire* la communauté populaire de la Goutte d'or. Le lecteur est ainsi mené de la poétique du rite, et de son inventivité générative, à la poétique du récit, dont l'hétérophonie constitutive pourrait être une nouvelle manière de caractériser le réalisme. C'est enfin au roman d'apprentissage qu'Agnès Fine consacre son étude, tel qu'il perdure dans la grande littérature américaine contemporaine. Dans la lignée des travaux de Verdier mentionnés plus haut et de ceux de Fabre sur « l'invisible initiation », elle montre comment le récit de Russel Banks *Rule of the Bone* (1995) peut être interprété finement, à partir d'un modèle fourni par le rite de passage, comme l'initiation réussie, après sa traversée significative des marges et des failles de la société américaine, du jeune héros masculin.

Si notre volume est essentiellement consacré au « moment » qu'a constitué grosso modo la seconde partie du XIX^e siècle jusqu'au tournant du siècle suivant, les contributions de Francis Zimmermann et d'Agnès Fine nous rappellent à juste titre que nous n'en avons pas fini avec le « réalisme » et son anthropologie. Certes, la volonté d'atteindre la « vérité » du social – ce que l'on peut appeler le programme fort du réalisme – s'est estompée. Et le terme a désigné, sous les régimes totalitaires, une valeur obligée, officielle, justifiant de l'existence de la littérature et des arts en général. Il n'en reste pas moins que la question d'un réalisme, toujours à redéfinir, ne cesse d'être posée dans l'écriture romanesque (et plus globalement littéraire) des XX^e et XXI^e siècles.

On pourrait citer un très large éventail de ses réalisations, des récits de reportage de V. S. Naipaul aux expériences romanesques qui visent à la reconstitution hyperréaliste d'un événement (comme *De Sang froid* de Truman Capote par exemple). En passant par le roman noir (ou *giallo* en Italie) qui a affirmé son attachement à la description monographique de lieux-milieus restreints (qui vont bien au-delà du « milieu » des truands) dans lesquels sont situées les enquêtes ; que l'on pense, pour la seule France, à la province de Simenon, aux quartiers Nord de Marseille de Jean-Claude Izzo ou à la Haute-Provence rurale d'un Pierre Magnan, etc. Et, pour finir, comment ne pas mentionner dans les narrations très contemporaines la montée en puissance d'une contestation de la fiction au profit d'une écriture « factographique » et de ce qu'on nomme, précisément (et à nouveau), la littérature du réel²¹ ? Mais ceci est encore une autre *histoire*.

Bibliographie

- ARASSE Daniel, 1992, *Le détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture*, Paris, Flammarion.
- AUERBACH Eric, 1968 (1946), *Mimesis*, Paris, Gallimard.
- BABOU Hyppolite, 1857, *La Vérité sur le cas de M. Champfleury*, Paris, Poulet-Massis.
- BARBE Noël, 2000, « Le laboratoire de l'artiste. Courbet et les sciences sociales », Paris, Somogy, p. 69-77.
- , 2002, avec Jean-Christophe SEVIN, « L'artiste en ses lieux. Courbet à Flagey », *Estuaria*, 3, p. 217-231.
- BARTHES Roland, 1968, « L'effet de réel », *Communications*, 11-1, p. 84-89. Republié dans *Littérature et réalité* (avec des contributions de Bersani, Hamon, Riffaterre et Watt), Paris, Seuil, 1982.
- BELMONT Nicole, 1986, *Paroles paiennes. Mythe et folklore*, Paris, Imago.

21. Le réalisme est toujours à redéfinir mais le « réel » aussi. Quoi qu'il en soit, nous ne citerons ici que les « récits » de deux historiens publiés aux Éditions du Seuil en 2016 : *Laetitia ou la fin des hommes* d'Ivan Jablonka basé sur une histoire vraie – l'enlèvement et l'assassinat en janvier 2011 d'une jeune fille de 18 ans, Laetitia Perrais – et *Au Fond* de Philippe Artières qui fait surgir, comme dans une enquête, une histoire familiale douloureuse prise dans son contexte socio-historique (la Lorraine des forêts et des mines des années 1960).

Le Moment réaliste : un tournant de l'ethnologie

- BENJAMIN Walter, 2003 [1935], *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, Allia.
- BENSA Alban, POUILLON François (dir.), 2012, *Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie*, Toulouse, Anarcharsis Éditions.
- BLANCKAERT Claude (dir.), 1996, *Le Terrain des sciences humaines. Instructions et Enquêtes (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan.
- , 2003, « Un artefact historiographique ? L'anthropologie « positiviste » en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle », dans Annie PETIT (dir.), *Auguste Comte. Trajectoires du positivisme 1798-1998*, Paris, L'Harmattan, p. 253-283.
- BORIE Jean, 1971, *Zola et les mythes. De la nausée au salut*, Paris, Seuil.
- BOURGUET Marie-Noëlle, BURGUIERE André, OZOUF Mona, 1982, « Naissance d'une ethnographie de la France au XVIII^e siècle », *Objets et méthodes de l'histoire de la culture*, Jacques LE GOFF et Béla KOPECZI (dir.), Paris, Éditions du CNRS et Budapest, Maison d'édition de l'Académie des sciences de Hongrie.
- BUCHON Max, 1862, *Poésies franc-comtoises. Tableaux domestiques et champêtres*, Paris, Michel Lévy.
- BURGUIERE André, 2007, « Les historiens de la France saisis par l'anthropologie », *Ethnologie française*, vol. 37, p. 99-102.
- CHAMPFLEURY (Jules HUSSON dit), 1860, *Chansons populaires des provinces de France*, Paris, Lécivain et Toubon.
- , 1869, *Histoire de l'imagerie populaire*, Paris, E. Dentu.
- , et SAND George, 1991 [1855], *Du Réalisme. Correspondance*, Luce Abélès (éd.), Bassac, Éditions des Cendres.
- CHEVREL Yves, 1982, *Le Naturalisme*, Paris, Presses universitaires de France.
- CRARY Jonathan, 1994, *L'Art de l'observateur. Vision et modernité au XIX^e siècle*, Nîmes, J. Chambon.
- D'ANGEVILLE Adolphe, 1969 (rééd.), *Essai sur la statistique de la population française, considérée sous quelques-uns de ses rapports physiques et moraux*, La Haye, Mouton.
- DAVID Jérôme, 2001, « Les « tableaux » des sciences sociales naissantes : comparatisme, statistique, littérature », *Sciences humaines*, 2, p. 37-59.
- DESCOMBES Vincent, 1987, *Proust. Philosophie du roman*, Paris, Minuit.
- DUBOIS Jacques, 2000, *Les Romanciers du réel*, Paris, Le Seuil.
- DUFOUR Philippe, 1998, *Le Réalisme*, Paris, Presses universitaires de France.

D'une ethnologie réaliste

- DUMONT Paul, 1973, « Littérature et sous-développement : les romans paysans en Turquie », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 28^e année, n° 3, p. 745-764.
- FABRE Daniel, FABRE-VASSAS Claudine, 1995, « Du rite au roman », Préface à Y. Verdier, *Coutume et destin*, Paris, Gallimard, p. 7-37.
- FABRE Daniel, 2008, « Chinoiserie des Lumières », *L'Homme*, 185-186, p. 269-299.
- , 2010, avec Jean-Marie PRIVAT, *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. « EthnocritiqueS ».
- , 2010, « D'une ethnologie romantique », dans Daniel FABRE et Jean-Marie PRIVAT (dir.), *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie*, Presses universitaires de Nancy, p. 5-75.
- , 2013, « Le dernier des guépards : que partagent littérature et anthropologie ? », *Recherches et Travaux*, 82, p. 13-20.
- , 2015, « Roman régionaliste et région romanesque : frontières de la littérature », *Littérature régionaliste et ethnologie*, dans Sylvie SAGNES (dir.), *Museon Arlaten / Ethnopôle Garae / Actes sud*, p. 198-218.
- FOUCAULT Michel, 1966, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- , 1971, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- GALLINI Clara, 1998, *Il miracolo e la sua prova. Un etnologo a Lourdes*, Liguori Editore.
- GINZBURG Carlo, 1989, *Mythes, emblèmes, traces*, Paris, Flammarion.
- HAMON Philippe, 2001, *Imageries. Littérature et images au XIX^e siècle*, Paris, Corti.
- HOBBSBAWN Eric, 1990, *Nations et nationalisme depuis 1870*, Cambridge, Cambridge University Press.
- JAMIN Jean, 2011, *Faulkner. Le nom, le sol, le sang*, Paris, CNRS Éditions.
- KALIFA Dominique, 2010, « Enquête et culture de l'enquête au XIX^e siècle », *Romantisme*, 149-3, p. 3-23.
- LEPENIES Wolf, 1990, *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- LE PLAY Frédéric, 1855, *Les Ouvriers européens*, Tours, Mame.
- MEIZOZ Jérôme, 2001, *L'âge du roman parlant (1919-1939)*, Droz.
- MITTERAND Henri, 1980, « Une archéologie mentale : *Le Roman expérimental et La Fortune des Rougon* », *Le Discours du roman*, Presses universitaires de France, p. 164-185.
- , 1986, *Zola. Carnets d'enquête*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine ».

Le Moment réaliste : un tournant de l'ethnologie

- PARENT-DUCHÂTELET Alexandre, 1836, *De la prostitution dans la ville de Paris*, Paris, J.-B. Baillière et Fils.
- PRIVAT Jean-Marie, 1994, *Bovary Charivari. Essai d'ethnocritique*, Paris, CNRS Éditions.
- ROSANVALLON Pierre, 1998, *Le peuple introuvable*, Paris, Gallimard.
- , 2000, *La démocratie inachevée*, Paris, Gallimard.
- RUELLAN Denis, 2010, « Gustave Courbet, reporter ? », *Questions de communication*, 17, p. 2-16.
- SAGNES Sylvie (dir.), 2015, *Littérature régionaliste et ethnologie*, Museon Arlaten / Ethnopôle Garac / Actes Sud.
- SCARPA Marie, 2003, « Les poissons rouges sont-ils solubles dans le réalisme ? », *Poétique*, 133, p. 61-72.
- , 2009a, « Le personnage liminaire », *Romantisme*, 145-3, p. 25-35.
- , 2009b, *L'Éternelle jeune fille*, Paris, Honoré Champion.
- SHAPIRO Meyer, 1982, *Style, artiste et société*, Paris, Gallimard.
- STOCKING George W. (dir.), 1983-, *History of Anthropology series*, Madison, The University Wisconsin Press.
- TOFFIN Gérard, 1989, « Écriture romanesque et écriture de l'ethnologie », *L'Homme*, 111-112, p. 39-48.
- TURNER Victor, 1990 (1969), *Le Phénomène rituel*, Paris, Presses universitaires de France.
- THIESSE Anne-Marie, 1999, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil.
- VERDIER Yvonne, 1995, *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard.
- VILLERMÉ Louis René, 1986 (1840), *Tableaux de l'état physique et moral des salariés en France*, Paris, Les Éditions La Découverte.
- WATT Ian, 1987, *The Rise of novel*, London, Chatto.